

ment qui s'écoule de Tibère à Vespasien n'est explicable que par la profonde dégradation des mœurs ; le caractère d'égoïsme presque cynique qui domine dans les luttes que nous venons de décrire n'est compréhensible que par là. C'est dans cette vie inqualifiable des maisons romaines hellénisées que se formaient les âmes d'un Vinius, d'un Cécina, d'un Vitellius, de ces hommes pour qui assassiner l'un, faire un autre César, vendre à un troisième celui qu'ils avaient fait César, était affaire de spéculation et de calcul ; ces bandits des camps avaient reçu l'éducation des boudoirs. C'est par là que Vitellius avait commencé sa fortune sous Tibère, que Tigellin et Othon avaient fait la leur sous Néron.

C'est par là que s'explique en grande partie le crédit des affranchis, d'un Sporus et d'un Epaphrodite sous Néron, d'un Icélus sous Galba, d'un Asiaticus sous Vitellius. C'est la corruption des mœurs, qui, plus que toute autre chose, rendait abominable le triomphe de tels hommes ; elle fit détester le passage de Valens à travers la Gaule ; elle soulevait contre Rome ses sujets barbares¹ ; elle explique les trois quarts des révoltes, des assassinats, des trahisons. Quand Rome vit le César Othon continuer les débauches de Néron, elle désespéra. On remarque et on déplore dans l'histoire moderne les traces de l'in-

1. Tac., *Hist.*, I, 65 ; IV, 14. — Dion., LXIX, 8.

fluence qu'ont exercée sur les affaires des peuples les favorites des souverains : qu'était-ce donc quand une pareille influence, parfois tout aussi avouée, appartenait à des êtres auprès desquels madame du Barry eût paru chaste ? Et ne comprend-on pas, quelle que soit à cet égard la réserve de l'historien, que de désastres et de calamités devaient sortir pour les peuples de semblables conseils et de semblables influences, et combien la vie politique était atteinte par cette dégradation de la vie morale ?

Ce siècle était corrompu dans ses mœurs, et, par suite, il l'était dans ses pensées. Par la perversion des mœurs, il arrivait à cette abdication de tous les sentiments désintéressés qui serait aujourd'hui, aux yeux de certains hommes, le *nec plus ultra* de la perfectibilité humaine. En paroles il est vrai, il ne complaisait pas autant qu'on le fait aujourd'hui dans l'égoïsme ; il ne se raillait pas autant que nous des mots de vertu, de gloire, de patriotisme, d'esprit de famille, mais cela seulement parce qu'il était rhéteur et que ces mots avaient pour lui une valeur de rhétorique qui n'existe plus pour nous : mais, dans la pratique de cet égoïsme et de cette ironie, il allait, j'aime à le dire, plus loin que nous. Il raillait moins, mais il croyait moins, tandis que nous, bien souvent, tout en raillant, nous croyons. Il était roué autant que parfois nous cherchons à le paraître. De là, et de là seulement, pouvaient sortir ces deux années de satur-

nales militaires dans lesquelles les passions politiques ou nationales n'ont qu'un rôle si accessoire ; ces meurtres si gratuits et ces trahisons si effrontées ; cette guerre civile soulevée par des aventuriers, soutenue par des pillards, et terminée par le plus bourgeois des triomphateurs.

Aussi ne nous étonnons pas de ne point voir à l'issue de cette lutte une renaissance puissante et joyeuse comme l'avait été celle de Rome sous Auguste, encore moins comme le fut celle de la France sous Henri IV, celle de nos aïeux après la Fronde, celle de nos pères sous le Consulat. Certes la corruption avait été grande et au seizième et au dix-septième et au dix-huitième siècles. Mais alors du moins la fibre n'était point gâtée ; les consciences n'étaient pas épaissies à ce point où, quelque chose qui les heurte, elles ne rendent plus aucun son. Aussi, après les turpitudes et les désastres de ces trois époques, les âmes se sont-elles trouvées capables de grandes choses, les intelligences de nobles pensées, les cœurs de hautes vertus, et sous Henri IV, et sous Louis XIV, et sous l'Empire, et même aujourd'hui. Mais au temps de Vespasien il n'en fut pas de même. La lutte fut terminée, mais ne laissa rien de grand après elle ; il n'y eut que du repos, non de la gloire : le siècle ne sortit de sa crise ni jeune ni rajeuni ; il en sortit triste, affaissé, inquiet, superstitieux, effaré, inférieur en intelligence à ce qu'avait été le siècle d'Auguste, à ce

que devait être celui de Trajan : pacifié, mais sans grandeur ; convalescent, mais sans joie ; guéri, mais non d'une de ces maladies de jeunesse qui laissent une vie nouvelle au corps purifié comme par le feu ; il en sortit pansant ses plaies et comblant le déficit de son budget sous le maltôtier Vespasien.

Il faut dire, il est vrai, que, si cette crise avait été plus stérile que d'autres, par compensation elle avait moins duré. Les guerres de religion ont duré trente ans ; la guerre de la Fronde, cinq ; les luttes de la Révolution, jusqu'au 18 brumaire, en ont duré dix. Les guerres civiles durent plus longtemps à proportion que la cause en est plus profonde. Celles qui ont les convictions pour mobiles ne s'achèvent pas de si tôt ; les convictions sont vivaces et acharnées ; elles passionnent les peuples, elles transforment le bourgeois en soldat, les nations en armées. Celles qui n'ont pour mobiles que les appétits durent peu ; les appétits se lassent, les égoïsmes se satisfont ou se fatiguent ; il n'y a sous les drapeaux que le petit nombre d'hommes qui sont payés ou qui espèrent l'être. Elles ont l'haleine plus courte. C'est là du moins leur avantage.

Du reste, au moment où nous sommes arrêtés (printemps de 70), tout n'était pas fini. L'arrivée de Vespasien avait pacifié Rome ; mais l'empire demeurait profondément ébranlé. La Gaule demeurait toujours soulevée ; les barbares partout en armes, Jérusalem

salem en révolte, les esprits troublés, la raison publique égarée par tant de secousses. La puissance romaine, tout ébranlée encore des luttes intérieures, semblait maintenant prête à périr par les attaques du dehors. Le détail et la fin de ces guerres, la soumission de la Gaule, la chute de Jérusalem, et cette radicale perturbation des esprits qui demeura même après que tout le trouble matériel eût cessé ; voilà ce qui nous reste à faire connaître.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS	5

PREMIÈRE PARTIE

LES PROPHÉTIES ET LEUR ACCOMPLISSEMENT.

CHAPITRE PREMIER

LES PROPHÉTIES.

Caractère spécial de cette époque prophétisée.	15
La chute de Jérusalem prédite par Notre-Seigneur Jésus-Christ	16
Attente des chrétiens	21
Leur impatience calmée par les apôtres	27
Attente des Juifs. Prophéties hébraïques	29
L'accomplissement en est considéré comme imminent .	
Calcul des temps	34
Les semaines de Daniel	36
Traditions des rabbins.	36
Progrès de cette attente chez les Juifs au temps de Jésus-Christ	39
Après lui, impatience, inquiétude. Vers la fin de Néron, attente universelle.	40
Même chez les païens	43